

Après-lire

Rémi Deroure a posé un instant ciseau pointerolle maillet et gradine pour un autre outil sur une autre matière. Ébauchage et raffinement ne sont pas loin cependant « J'enlève longtemps, ce que je creuse donne la forme qui vient d'un coup comme le photographe qui déambule longuement avant de saisir l'instant. Pour la Loire j'ai fait de même, les mots sont venus d'un coup... » dit le sculpteur à propos de ses textes.

Il y a donc eu un temps lent de regard pour Michel Echaïde et Rémi Deroure avant qu'en un déclic, le moment soit happé. Ils se sont promenés, l'un sur les bords de Loire, l'autre parmi les photos,

« Telle photographie
Inerte sur ma table
Me voyage en ces lieux »

puis se sont croisés dans ce recueil. Ainsi peut-on lire : « Il suffirait d'un clignement d'œil » dans l'un des 80 poèmes de Rémi Deroure comme un écho au rideau de l'appareil de Michel Echaïde. Ils étaient voisins à Nantes, ils voisinent dans l'ouvrage, pour une balade ensemble.

D'autres l'ont faite la promenade, avant d'évoquer le fleuve : « Loire hausse ton chef ores/Bien haut et bien haut encores/et jette ton œil divin... Ô mon fleuve paternel ».

De Du Bellay et D'Orléans à Cadou et Couté chacun à sa manière, chacun à son pas.

C'est du neuf ici avec nos deux pierrots lunaires. Ils donnent à voir une *Lune Loire* avec ses réalités et leurs impressions, loin de « l'ivresse de lune » de Bireau et Schönberg, et à l'écart de l'eau du fleuve qui « s'arrête, un peu troublée, avant de se perdre, innommée, en l'infini mouvant » d'un Charles Cros.

« La pierre parle le langage du silence, nous questionne sur notre solidité et notre origine » écrit Rémi Deroure dans *Pierres et sculptures anthropomorphes*. La lune et l'eau semblent pour lui dégager le même pouvoir, faire naître la même conscience.

Il nous vient à l'esprit *Le fleuve* de Renoir et l'instant héraclitéen où la jeune Harriet est au bord de l'eau. On regarde les photos en noir et blanc de Michel Echaïde parler de leurs mots muets tandis que Rémi Deroure s'expose à cerner l'authenticité et le cosmique. Leurs Loire se rencontrent, elles se tangentent en un point de regard, l'un et l'autre la saisissent autant que faire se peut à l'instant T. « Pour interroger Dieu sait quel passant » écrivait Mörrike. Nous sommes conviés à ce temps d'instance et de proximité.

Nous pourrions un peu rejoindre Louise Ackermann décrivant son fleuve :

« ...Mais tandis que la nuit marchait au fond des cieux
Des pensers me venaient graves, silencieux...
... De la brume où nageaient mes regards incertains...
... Humble et fragile enfant, cachant en moi ma flamme... »

Si la lune est omniprésente tantôt nette tantôt éthérée, gloire d'un religieux païen

qui nous rapproche des hommes du néolithique, elle est aussi comme un point sur l'i qui signe la nuit dominant sans insistance le paysage de Nantes-Loire, et fonde un paradigme. « Le Nantes de mon père avec lequel je me réconcilie, Nantes j'y vis... peut-être après cet ouvrage y serais-je mieux... » dit Rémi Deroure. On perçoit les sens pluriels de la singularité du sculpteur qui se fait poète d'une « eau telle une peau que nul ne peut blesser » disait en son temps Éluard.

« Il se peut-être un texte
Une écriture du corps
Aux arrières du stylo
Dans les silences des mots »

Graphies et photographies sont guidées par la lumière lunaire aidant à discerner et pressentir « les paroles qui parlent la nuit venue ».

Car « L'eau est la maîtresse du langage fluide, du langage sans heurt, du langage continu, continué, du langage qui assouplit le rythme, qui donne une matière uniforme à des rythmes différents. Nous n'hésiterons donc pas à donner son plein sens à l'expression qui dit la qualité d'une poésie fluide et animée, d'une poésie qui coule de source. » soulignait Bachelard dans *L'eau et les rêves essai sur l'imagination de la matière*. Son dernier chapitre mettait l'accent sur la parole de l'eau et l'imagination parlante, ce pourrait s'appliquer dans le cas présent tant à l'image qu'à l'écrit.

L'eau est le temps qui passe et reste immobile cependant que tout change et rien ne change. Mais elle enseigne et rend savant des choses du monde que l'on n'apprend pas dans les classes : « École qui abreuve » dit Rémi Deroure et étanche un peu notre soif sachant que l'ombre ne tarde pas à venir cacher la clarté lunaire. Moins la peur du néant d'où l'on vient que de celui à venir en grand fracas d'hommes.

Le « Nul doute au grand péril ! » dans le poème *Ce à quoi tu songes*, est puissamment éloquent sans toutefois anéantir une appétence du présent.

C'est pourquoi peut-être, sous la bienveillance de la lune, le promeneur sort de son lit et de sa chambre pour retrouver une compagne de vie nocturne, une Loire incarnée et son intimité, la rejoindre en son lieu « Chambre et lit de Loire » où la dame se laisse approcher puisque « Elle offre sa vie au lit ».

Son « Immobile mouvance » que décrit Rémi Deroure – expression toute oxymorique d'un des poèmes – rend la rivière sensuelle et dépouillée telle une *maja desnuda*, allongeant paisiblement son anatomie dont s'éprend l'œil tendre et analytique de celui qui nous fait partager sa perception, quitte à aller jusqu'au bout du regard. Un peu comme il nous faut « lutter jusqu'à la fin du rêve ou du poème » écrivait André Theuriet. Mais on se demande de quel poème, quel rêve, quel fleuve il est question. Un « lieu oublié » selon Rémi Deroure. L'Éden serait-il donc une eau dont l'art est la transparence ? Une des deux petites apocopes qui traversent les poèmes presque au débotté, nous est éclairante à ce sujet : « un p'tit vertige/un grand voyage vers l'autre lieu » un peu comme un point de déséquilibre.

L'œil anthropocène de poète sculpteur de l'eau qui s'écoule, seule matière qui ne peut être travaillée des mains et des outils, ne nous transmet pas une vue unique, exclusive ou insolite. Le fleuve qu'il nous offre depuis les photographies est un Nil fertile et divers, cachant sa fougue, ou bien est-ce une ferveur toute

humaine, une aqua via abondante, à l'écoulement irréversible. Son flux est aussi en nous : « Eaux neuves de nos cellules » « Teneur en eaux des corps » dit le scientifique.

L'obscur et la lumière ne sont pas seulement en Loire

« Toujours en noir et blanc

La nuit s'allume parfois ».

Les nuits de pleine lune ne sont point ici lycanthropiques bien à l'inverse sont-elle des temps où l'on y voit à plein, claire en quelque sorte, davantage peut-être encore qu'au jour. Ces nuits vous rendent voyant et sans crainte, ou à peine, d'un savoir ancestral signifier dans le poème.

C'est « cela » que Rémi Deroure nous montre. Il est une Loire-lune de ville et une Loire-lune de champs. Il pointe de son « doigt au cœur tendre » tout ce qui, épars, vaut d'être montré, désigné, comme un sage pointant l'astre de son index. Les démonstratifs sont nombreux pareils aux cailloux du Poucet, invitent et sollicitent notre regard. Chaque poème y contribue, riche de sa teneur et de son style fin et délié où l'on note avec bonheur quelques heureuses allitérations à l'égal de sa vision folâtre qui sait y voir « ce cadeau cadré » nous offrant par là une lecture sensible et un goût des mots « Et le lie à la lune » « où s'accrochent les péniches » « Atome atonal ». On gardera longtemps sûrement la « libre lune » à chacune de ses apparitions.

Comme un cycle, 52 photos, dont une seule est verticale, font dans un premier temps 52 poèmes en miroir, puis vient le deuxième temps -l'un temps pour chaque chose de Ecclésiaste- où le géologue géographe sculpteur, poète aussi, façonne 28 autres poèmes fait de

« Sables limons argiles

Particules des humus

Vases frivoles

Légères à leurs façons »

où « Rien ne se perd /Rien de secret » – l'on entend : où rien ne se crée – bien entendu, avant que, tournée vers le nord-est, face au Levant, la pierre méditative percée de 48 trous pour faire jaillir les rayons du soleil au travers de sa rosace deux fois l'an, fasse apothéose. Rémi Deroure médite scientifiquement et métaphysiquement lors d'une flânerie presque initiatique en bord d'une Loire infatiguée par son « labeur hydraulique » sous la lune éclairante et toujours pleine, sans quartier, dans son entièreté. Toutes deux sont offrandes d'affection aux humains, « Lumières des amitiés » précise-t-il dans son dernier vers, non loin de Nantes la ville.

Marie-Laure Jeanne Herledan